

Robert C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*

Cahors, Éditions Jacqueline Chambon, 2006, 335 p.

Carmen Bernand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3905>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006
Pagination : 115-283
ISBN : 2-7132-2124-2
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Carmen Bernand, « Robert C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-30, mis en ligne le 12 février 2007, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3905>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Robert C. Davis, Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)

Cahors, Éditions Jacqueline Chambon, 2006, 335 p.

Carmen Bernand

- 1 L'une des scènes les plus populaires de Molière est celle où le fourbe Scapin extorque cinquante écus à Géronte en lui faisant croire que son fils Léandre a été emmené à Alger comme esclave. « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » se lamente Géronte, qui finit par lui remettre cet argent, le prix de la rançon. Cet épisode des « Fourberies de Scapin », exposé sur le mode comique, révèle en fait une pratique relativement fréquente et, en tout cas, dramatique que Robert C. Davis présente et analyse dans ce livre passionnant sur l'esclavage des chrétiens par les Turcs et leurs corsaires algérois, tunisiens et tripolitains. L'esclavage des Blancs, explique l'auteur, minimisé et tenu pour relativement doux en comparaison de celui des Noirs dans les Amériques, offre pourtant des chiffres qui montrent l'étendue d'une activité qui se maintiendra jusqu'au XIX^e siècle et ne disparaîtra qu'avec l'installation du colonialisme français.
- 2 Combien de chrétiens – car il s'agit bien d'un prélèvement d'ennemis, d'infidèles, par les corsaires musulmans dont beaucoup sont des renégats – ont été soumis en esclavage ? L'auteur, qui a travaillé principalement en Italie avec une documentation de première main – dont une partie émane des archives de Propaganda Fide – expose les difficultés de chiffrer de façon exacte le nombre des captifs ainsi que les biais inévitables de la documentation, fournie essentiellement par les ordres religieux qui avaient tendance à exagérer le nombre de ces esclaves. Toutefois, sur la base de certains recoupements, R.C. Davis arrive à la conclusion qu'entre 1580 et 1680, la période la plus active de cette course méditerranéenne – les « Fourberies » datent de 1671 – on peut accepter une moyenne annuelle de 35 000 captifs vivants répartis, pour la grande majorité, à Alger et, en nombre moins important, à Tunis (6 000) et Tripoli, bien que d'autres bagnes aient existé notamment à Dulcigno (Monténégro), en fait une étape dans la traversée de la

Méditerranée jusqu'à Alger. S'il est vrai qu'aucun royaume européen n'était à l'abri des incursions corsaires, qui pouvaient remonter de Salé jusqu'au sud de l'Angleterre, ce sont les côtes espagnoles et italiennes qui furent les plus touchées par les razzias. Les corsaires ne se contentaient pas d'aborder des galères chrétiennes ou des bateaux de pêche : ils mouillaient dans des criques isolées et pénétraient dans les terres, pillaient, saccageaient au passage, et emportaient des paysans ou des religieux, soit pour rançonner la famille, soit pour emmener leurs victimes dans les bagnes d'Alger ou d'ailleurs et en faire des esclaves. Avec justesse, l'auteur explique que ces prises non seulement terrorisaient les habitants du littoral et rendaient très risqués la pêche et le commerce maritime, mais que la ponction humaine régulière et la difficulté de payer des rançons élevées de la part de ceux qui restaient, eurent pour conséquence la ruine d'une partie de ces populations et la décomposition du tissu social.

- 3 La vie dans les bagnes, ainsi que les différentes fonctions des esclaves, est décrite avec des détails puisés dans la documentation examinée par l'auteur. Le passage concernant la vie dans les galères turques est saisissant, et R. Davis précise que le contraire était aussi cruel. Cependant, on a l'impression que ces esclaves étaient soumis à l'arbitraire des maîtres, voire à leur sadisme. Par comparaison avec les esclaves noirs des Amériques, que R. Davis réduit à tort aux seules plantations alors que l'esclavage urbain était important (l'évoquer lui aurait permis une comparaison plus exacte avec Alger et les autres ports), ceux d'Afrique du Nord n'ont absolument aucun recours, même si les bagnes hébergent une petite chapelle. En Amérique ibérique, du moins dans les centres urbains, l'esclave jouit d'une protection minimale de l'Église ; son travail comme journalier lui permet de constituer un (maigre) pécule qui lui permettra de racheter sa liberté ; il est également nourri par son maître. En Afrique du Nord, l'esclave n'a rien et il doit acheter sa nourriture et payer son « logement » dans le bague. Toutefois, il existait des différences très grandes entre les esclaves : d'une part, ceux qui pouvaient être rachetés à bon prix, qui savaient lire et qui jouissaient d'un régime moins sévère, d'autre part, les laissés pour compte : paysans et pêcheurs raziés qui finissaient souvent leurs jours attachés à la rame d'une galère. Pas de manumission mais une possibilité d'échapper à ce destin en abjurant sa religion. À plusieurs reprises, R. Davis affirme que la conversion à l'islam n'était pas recherchée par les maîtres d'esclaves ni par le pacha parce qu'elle les privait d'une main-d'œuvre bon marché. Cependant beaucoup renièrent leur foi chrétienne, donnant par là aux frères rédempteurs, comme les Trinitaires, un argument précieux pour recueillir les fonds destinés à payer les rançons. Un autre argument pour faire appel à la charité et réunir les sommes demandées par les corsaires et leurs commanditaires, était le danger, pour les jeunes gens enlevés, de la sodomie ou du harem pour les jeunes filles. Les descriptions des bagnes et de leur ordonnancement constituent un passage fort de ce livre, ainsi que la question des sabirs, de la *lingua franca* et de la difficile communication entre les uns et les autres. Signalons encore les observations très fines sur la vie quotidienne et les menaces constantes d'incursions corsaires : les victimes, dit l'auteur, « prenaient la mer un matin et disparaissaient purement et simplement » sans laisser de trace. Les plus fortunés de ces captifs réussissaient après des années à envoyer une lettre à leur famille. D'autres, illettrés ne pouvant se payer ni le scribe, ni l'encre ni le papier, restaient « disparus ». Quant aux corsaires, pour la plupart des renégats animés par la haine et le ressentiment envers leurs anciens frères chrétiens, ils s'en prenaient aux symboles religieux, croix, images, chapelles, qu'ils saccageaient.

- 4 La dernière partie retrace le retour des captifs, une fois rédimés, dans leur pays natal. En moyenne, ils passaient cinq ou six ans en captivité. Or, le retour de l'absent n'était pas aisé et de nombreux cas montrent que, les familles s'étant accommodées de leur absence, leur réapparition remettait en cause les héritages, les dots, les mariages et l'équilibre de la maisonnée. Signalons le chapitre consacré au rôle des frères rédempteurs, trinitaires ou mercédaires, et aux rituels que ceux-ci accomplissaient afin d'effacer la « souillure » de l'esclavage et de réintroduire le chrétien dans un tissu social où il demeurait l'obligé de ceux qui avaient payé sa rançon et restait, au moins symboliquement, l'esclave des moines ou des puissants.
- 5 Un esclave reste un esclave, et le négrier n'a ni race ni couleur : Robert Davis a raison de mettre l'accent sur ce drame méditerranéen, souvent oublié par le « politiquement correct ». Jusqu'à quel point la tragédie de cet esclavage chrétien inspira les critiques abolitionnistes, comme il le suggère à la fin de son ouvrage ? La réponse n'est pas claire mais la richesse des matériaux nous incite à rechercher cette connexion et à rapprocher toutes les formes d'exploitation du travail servile pour en saisir la redoutable logique, quels que soient ceux qui l'ont développée.